

La jeune fille rougit

—J'ai travaillé fort peu depuis hier, répliqua-t-elle bientôt : depuis que je suis dans ce pays, je suis devenue paresseuse...

—Comme il fait froid ici ! interrompit Louise en se levant : cela ne m'étonne pas, ajouta-t-elle ; la fenêtre est ouverte.

Alice parut embarrassée.

Louise voulut fermer la croisée.

—Ne la ferme pas, dit-elle : je ne sais ce que j'ai aujourd'hui : la tête me brûle, l'air me fait du bien.

—Il a tombé de l'eau ce matin, reprit Louise, et le temps est devenu mauvais pour les pauvres voyageurs qui s'égarent dans les montagnes ; quand donc quitterons-nous ce vilain pays ?

Elle accompagna ces paroles d'un soupir.

—N'a-t-on pas donné asile la nuit dernière, dans la maison du duc de Morand, dit Alice, à deux Français à demi morts de fatigue ?

—Oui, et c'est encore le pauvre fou qui les a sauvés.

—Ne l'appelle donc plus ainsi, Louise.

—Mais puisque depuis qu'il habite ce pays on ne lui donne pas d'autre nom, je ne sais pourquoi je le nommerais autrement.

—Cependant depuis que nous sommes en cette contrée, il n'a donné aucune preuve de folie.

—Oui, mais cela n'empêche pas que l'on prétende qu'il devient fou, à époque fixe, ou bien lorsqu'un orage est prêt à éclater ; on ajoute même qu'il est redoutable lorsque ses accès lui prennent, et qu'il veut tuer tout le monde...

—Tu le crois ?

—Je ne vous dis là que ce qu'on m'a rapporté.

—Et que dit-on encore de lui ? sait-on d'où il vient enfin, ce qui était ?

—Non ; seulement des étrangers qui sont passés dernièrement en Auvergne, ont causé avec lui dans un langage que personne n'a compris ; et quand ils l'ont quitté, quoiqu'ils parussent être de grands seigneurs, ils lui ont tendu la main.

Alice demeura pensive en écoutant ces paroles.

—C'est un si digne vieillard ! reprit-elle bientôt : il inspire de l'intérêt à tout le monde.

—Oh ! je sais que vous l'aimez, interrompit Louise.

Madame Warner entra en ce moment ; Louise et Alice se turent aussitôt.

—Te voici, mon enfant, dit-elle en tendant la main à sa fille ; je suis bien aise de te rencontrer, je craignais que tu ne fusses sortie selon ton habitude ; le temps est à l'orage aujourd'hui.

—Vous savez bien que je ne sors jamais sans vous en prévenir ma mère, répondit Alice.

Madame Warner se tourna vers Alice.

Louise, dit-elle, le fou doit venir, dès qu'il se présentera, vous aurez soin de m'en prévenir, allez.

Louise sortit.

Qu'avez vous donc à lui dire, ma mère ? reprit Alice.

—Rien, mon enfant.

Alice regarda madame Warner en souriant ; puis se rapprochant doucement d'elle en cherchant à lire dans sa pensée :

—De la discrétion ! fit-elle : c'est une bonne action que vous voulez me cacher, j'en suis certain.

—Une action tout ordinaire, mon enfant : les voyageurs qui s'étaient pendus la nuit dernière dans les montagnes et que le fou a sauvés, manquent de tout, et je l'attends ici afin qu'il leur porte les secours que je lui remettrai.

Alice pressa contre son cœur la main de sa mère, et la regarda de nouveau avec douceur ; puis tira de son tablier une petite bourse, et la présenta à madame Warner :

—Voudrez-vous y joindre cet argent ? dit elle.

—Certainement, ma fille.

Et elle l'embrassa.

Alice était rouge et presque honteuse.

—Mais c'est une action tout ordinaire, ajouta-t-elle ; vous le savez bien.

Madame Warner ne répondit pas, mais elle entraîna avec tendresse sa fille vers le canapé, et se plaça à côté d'elle, puis elle la considéra avec des yeux remplis tout à la fois de tendresse et d'inquiétude. Alice se sentit tout troublée de ces regards ; jamais sa mère ne lui avait paru plus aimante et plus inquiète. Elle souleva lentement ses paupières sur elle, et semblait l'interroger du regard et la supplier de lui ouvrir son cœur ; madame Warner la comprit, et cependant elle garda toujours le silence ; mais sa poitrine était oppressée, sa main tremblait et brûlait.

—Qu'as-tu donc ? lui dit enfin Alice.

Madame Warner parut se recueillir et Alice passa les mains autour de son cou, et lui répéta la même question.

Sa mère fit un violent effort sur elle, puis d'une voix douce, quoique légèrement troublée, lui répondit :

—Je vais te l'apprendre.

Alice se replaça sur le canapé, et écouta.

—Mon enfant, reprit madame Warner, je suis venue afin de te consulter.

—Me consulter, ma mère ?

—Oui, et sur un grand événement, ajouta-t-elle en souriant.

—Sur un grand grand événement ? répéta la jeune fille en ouvrant de grands yeux étonnés.

—Lorsqu'il y a huit mois, nous arrivâmes ici, tu éprouvas d'abord du chagrin d'être si loin de ton pays ; depuis, tu t'es un peu accoutumée à cette nature âpre, à ces montagnes arides, à cette solitude où nous vivons ; mais au fond du cœur, tu regrettes ton Allemagne.

Alice fit un mouvement, puis se remettant bientôt : —Maintenant, je me trouve bien ici, répondit-elle.

—Non, mon enfant, tu t'ennuies, et l'ennui est une terrible chose.

—Je t'assure pourtant...

Madame Warner l'interrompit.

—Souvent je te surprends à rêver en regardant le ciel ; tu sembles lui dire : Tu n'es pas le ciel sous lequel je suis née ; puis, tes yeux se remplissent de larmes, tu accours près de moi, et tu me souris. — Eh bien ! si tu le veux, continua-t-elle, nous retournerons en Allemagne.

Alice était mal à l'aise ; cependant elle s'efforça